



POUR CEUX QUI SONT MORTS

Marie
Leal

Roman

Marie Leal

Pour ceux qui sont morts

© Marie Leal, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4887-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Puisque Victoria me met à contribution, il faut bien que je rassemble mes souvenirs. « Il me manque le début, Père », m'a-t-elle dit. J'ai essayé de me retrancher derrière mes piètres qualités littéraires. « Je vais gâcher votre histoire », lui ai-je répondu. Elle n'a rien voulu entendre. Je l'ai déjà beaucoup gâchée, à vrai dire. Quand je lui ai demandé pourquoi elle tenait tant à finir son récit, elle m'a cité un vieux dicton grec : « Ceux que les dieux aiment meurent jeunes ». Je lui ai répondu que je doutais fort que nous fussions aimés des dieux, enfin, surtout moi, et que nous nous acheminions donc vers une longue vie bien ennuyeuse. Ça ne l'a pas rassurée. Elle m'a supplié, comme si elle pressentait que la fin de l'histoire était proche : « Racontez pour Maman et vous ». « Ça ne sera pas gai », ai-je remarqué. « C'est sûr », a dit ma fille.

J'ai attendu le milieu de la nuit. Je me suis servi un whisky et je suis allé dans mon bureau. Un doux silence règne dans le château. Très doux. Comme si les bruits étaient étouffés. Saisi d'une impulsion, je regarde par la porte-fenêtre de mon bureau. Il neige. Plusieurs centimètres recouvrent déjà le parc.

C'est drôle... La première image qui me vient, ce sont ces enfants qui jouent dans la neige, à Linz. Je n'avais jamais joué avec mes enfants, alors. Et je haïssais la neige. Cette foutue neige russe.

Ça n'a pas bien commencé entre votre mère et moi. Vous vous en doutez. Pourtant, ça aurait pu. Je l'avais aperçue pour la première fois au mariage de Friedrich, votre oncle, en 37. J'avais seize ans, elle à peine quinze. Tout la bonne société avait fait le déplacement. Je m'ennuyais au sermon de monseigneur Von Probst ; il débitait son charabia insupportable sur les vertus chrétiennes et la beauté du mariage. Bref, je promenais mon regard ennuyé sur l'assemblée et je l'ai vue. Une frêle petite créature blonde, qui tournait les pages de son missel distraitemment. Elle m'a plu tout de suite. Sa fragilité sautait aux yeux. Le deuxième jour, après la noce, les Von Stahlen étaient toujours là, le père et la fille. J'ai fait semblant de la croiser par hasard, alors qu'elle était seule au jardin avec un livre. Je lui ai proposé de faire quelques pas avec moi. Je l'ai emmenée dans le bois de sapins, vous savez, après avoir passé cet horrible jardin français et ensuite le verger ? J'aimais ce bois, les épines qui jonchaient le sol,

l'obscurité. Les sapins, épicéas et autres résineux formaient une cathédrale obscure qui cachait certainement ses gargouilles. Là, je lui ai proposé de s'asseoir. Je lui ai pris la main, je l'ai embrassée sur la joue. Je lui ai dit que je l'aimais bien, et que je voulais qu'elle soit ma femme. Elle a ri. « Je n'ai que quinze ans ! ». « Oui, mais si vous aviez l'âge ? ». « Je ne vous connais pas ». « Regardez-moi, alors ! ». Et elle m'a regardé attentivement, plongeant ses yeux dans les miens. Et moi j'ai fait pareil. Elle ne savait pas qu'elle était jolie. Sa blondeur et la douceur de ses traits, ses yeux toujours inquiets comme ceux d'un animal aux aguets, sa silhouette fine et sa peau diaphane, lui donnaient l'air d'être issue d'un autre monde qu'elle aurait quitté à regret. Dans ce monde-là, il n'y aurait eu ni haine ni médiocrité. Cela la rendait de fait inadaptée au nôtre. Enfin, vous le savez bien, ma fille. « Alors ? », lui ai-je demandé. « Je ne sais pas, parlez-moi un peu de vous ».

Parler de moi... Je n'ai jamais eu de talent pour ça. Elle m'a aidé un peu. « C'est étrange, comme prénom, Virgil ». « C'est parce qu'un de nos ancêtres était obsédé par les classiques latins. Il y a toujours eu un Virgil chez nous. C'est tombé sur moi, parce que ma mère aime Schiller, et qu'elle a négocié Friedrich pour mon frère », ai-je répondu en soupirant. Elle s'est mise à rire. « Vous avez échappé à Ovide ou Horace. C'est déjà bien ». Nous avons eu un fou-rire, comme des enfants. En fait, nous étions des enfants. Nous nous sommes allongés sur les épines qui jonchaient le sol. Alors je lui ai raconté pourquoi j'aimais ce bois de sapins. Mon père m'y avait laissé un soir d'octobre pour me punir de je ne sais quoi. J'avais sept ans. Dans un premier temps, j'avais été alarmé par les bruits nocturnes, mais j'avais trop de fierté pour courir vers le château, où j'étais du reste certain de ne trouver aucun réconfort. Au bout d'un temps, j'avais domestiqué ma peur, au point de trouver les bruits de la forêt plus familiers que ceux de cette maison qui s'avérait de moins en moins la mienne. La lune était pleine et ses rayons tombaient entre les sapins. Je résolus de transformer la punition en aventure, et de devenir le seigneur de ce domaine. Les grognements des sangliers se transformaient dans mon imagination en souffle de dragon. Au matin, mon père avait envoyé son garde-chasse me récupérer, et la cuisinière, qui m'aimait un peu, m'avait préparé un solide petit-déjeuner. Mais c'était trop tard. Mon âme devait devenir semblable à ce bois de sapins, sombre et secrète, obscure et indomptable, peuplée de démons. Ça, je ne l'ai pas dit à votre mère, j'interprète. Votre mère avait été scandalisée. « On ne fait pas ça à un enfant ! ». « Votre père vous traite bien, lui ? ». Elle n'avait pas répondu tout de suite ; ça

voulait tout dire. « En fait, il ne me parle pas beaucoup. Il ne me punit pas non plus ». « C'est parce que vous êtes trop sage, Alexandra ». Elle avait souri. Je l'avais raccompagnée. « Bon, à bientôt, alors ? », lui avais-je dit en la quittant. Elle ne m'avait pas cru.

Ce qu'elle ne savait pas, c'est que je repartais moi aussi, ce soir-là, vers Vogelsang. J'avais fait un parcours sans faute. J'étais un parfait apprenti nazi. Votre grand-père n'avait pas eu le choix. Il avait dû me laisser enrôler dans les Hitlerjugend. C'est là que j'ai connu Ludwig. J'avais quatorze ans. Je lui en avais fait baver. Il n'avait aucun talent pour la violence, il a bien fallu que je la lui apprenne. J'ai été choisi ensuite pour les écoles Adolf Hitler. Là, votre grand-père a essayé de résister. C'était très mal vu en ce temps-là, vous vous en doutez. Quand les chemises brunes sont venues à Sigmaringen, il a un peu protesté, mais en même temps, il n'était pas fâché de se débarrasser de moi. Je suis donc parti à Weimar. Le niveau culturel n'était pas très haut, je l'avoue. En même temps, on ne nous demandait pas de réfléchir. Notre résistance était soumise à rude épreuve : ils préparaient nos corps par une discipline de fer et surtout, ils laminaient consciencieusement tout ce qui pouvait nous faire réfléchir par nous-mêmes. Quand je pense que votre grand-père s'était acharné à me faire apprendre le catéchisme ! Je ne vous raconte pas le nombre de volées que j'ai prises parce que je ne savais pas réciter, je ne sais pas, moi, le credo, par exemple. Eh bien, tout cela a été balayé. J'ai appris un autre catéchisme. Weltanschauung, ils appelaient ça. Une nouvelle conception du monde. Et ça me plaisait beaucoup. C'était un enseignement à ma portée. Voyez-vous, il est beaucoup plus facile de conquérir le monde que de vivre en chrétien. J'ai excellé là-bas. Et je suis parti pour Vogelsang, un des châteaux de l'ordre. C'était un vrai château, et nous, nous en étions les chevaliers. Oui, oui, ça peut vous faire sourire, mais c'était ce qu'ils nous disaient. Nous étions des adolescents : il fallait bien qu'ils nous fassent rêver un peu. L'élite du Reich. C'est là-bas que j'ai compris ma vocation. C'est là-bas aussi que je me suis fait des amis. Le genre d'amis à qui on ne dit pas non. J'ai écrit à votre grand-père pour lui dire deux choses : je vais entrer dans la S.S., et je vais épouser Alexandra von Stahlen. Mes nouveaux amis se sont chargés d'aider vos grands-parents à ne pas refuser.

En septembre 1937, j'ai intégré l'école d'officiers SS de Bad-Tölz, sur dispense. J'étais trop jeune, et je n'avais pas fait les deux années de service civil obligatoire. Mais j'étais le meilleur, et j'avais un nom à particule. Le

Reichsführer voyait d'un bon œil le recrutement de membres de l'aristocratie qui, à l'image de vos deux grands-pères, méprisait en général le « petit caporal et son armée de dégénérés » (je cite). J'étais donc le bienvenu, comme Ludwig. Lui fut envoyé à l'école de Brunswick. Tout est allé très vite ensuite. Votre grand-père maternel a fini par céder. Il avait peur, vous comprenez. Et mon père n'en menait pas plus large. Il n'a même pas osé me déshériter. Je n'avais pas revu votre mère depuis le bois de sapins. Je lui ai écrit quelque chose comme : « Chère Alexandra, puisque vous ne voyez pas d'opposition à devenir ma femme, pourrions-nous nous rencontrer à Munich en novembre pour préparer le mariage ? ». C'était brutal, je l'admets. Ce le fut encore plus, quand elle découvrit que sa visite à Munich incluait un passage par les bureaux de la SD. J'avais omis d'avertir votre mère de mon entrée dans la S.S., ce qui la révolta, vous pouvez vous en douter. Mais elle ne pouvait pas dire non. Son père avait accepté pour elle. Elle dut comme moi passer une visite médicale, conformément aux directives de mon nouvel ordre, pour juger de son aptitude à engendrer de vrais aryens. Ensuite on nous demanda la photographie en maillot de bain. Il fallait un corps parfait, et que nos deux corps s'accordent bien. Quand le photographe autorisé nous reçut, votre mère était terrifiée par l'obligation de se dévêtir. On lui fit mettre un maillot de bain réglementaire, par décence. Ça m'a fait drôle de la voir comme ça. Elle avait un corps de petite fille. J'ai ressenti un vague sentiment de culpabilité et de malaise. La photographie prise, il fallut prouver notre ascendance aryenne. Cela fit un peu de difficulté pour Alexandra. Du côté de son père, pas de problème ; comme vous le savez, votre grand-père descend de lointains cousins des ducs de Souabe... Du côté de sa mère, c'était autre chose. Elle était d'ascendance austro-hongroise. Une légende qui courait dans sa famille assurait que sa grand-mère maternelle avait vu jouer Liszt chez les Esterhazy, vous le saviez ? Pour ma part, je n'affichais pas le type aryen parfait, ce que nos spécialistes appelaient « pur nordique » : mes cheveux très bruns laissaient penser à une origine mélangée ; du moins le mélange était-il harmonieux, comme c'était requis en pareil cas. Je songeais - avec ironie à cette époque, avec horreur plus tard -, que j'avais peut-être des origines juives. Pour les futurs officiers, les chercheurs du RUSHA (Rasse und Siedlungshauptamt - service de la race et du peuplement) devaient remonter l'arbre généalogique jusqu'en 1750. Ils n'ont rien trouvé d'autre que de germanique, mais je continue à penser qu'un lointain ancêtre de sang mélangé a contribué aux cheveux bruns du côté de la branche paternelle.

Le mariage a été autorisé, quelque temps seulement après mon entrée à Bad Tölz. Votre mère avait rêvé, je suppose, comme toutes les jeunes filles, d'un mariage en blanc, avec des enfants qui porteraient sa traîne, des fleurs dans les cheveux. J'ai dû lui dire que la cérémonie serait païenne. Votre mère en a été bouleversée. Je ne me suis pas rendu compte tout de suite de la souffrance à laquelle je la condamnais en lui fermant l'accès aux sacrements. Nous nous sommes donc mariés le 16 décembre 37. Un mariage en hiver : un étrange symbole, hein ? Pas de printemps pour votre mère. Nos parents furent assez courageux pour ne pas se montrer : il était hors de question pour eux de s'associer à ce simulacre. Votre mère a été livrée en pâture à ma violence et à celle du régime auquel je m'étais voué. Notre mariage a été sinistre, je le reconnais volontiers : environnés d'uniformes noirs, sans autre présence féminine que celle des créatures écervelées qui se pavanaient au bras de mes camarades, nous nous sommes soumis au rituel. Moi j'étais fier, entourés des uniformes noirs de ma nouvelle famille. Votre mère, elle, allait à l'échafaud. Heureusement, Ludwig était là. Ludwig, poli, bien élevé, catholique. Je l'ai présenté à votre mère et ça l'a rassurée. Elle a dû se dire que finalement tous les S.S. n'étaient pas des brutes. Je ne lui ai pas dit que Ludwig était une exception. Nos « noces ancestrales », comme elles étaient appelées, ont été bénies par mon chef de corps. La cérémonie singeait à merveille l'union catholique : nous avons eu droit à l'échange des anneaux, et au don du pain et du sel, triste contrefaçon pour votre mère de l'eucharistie. Aux yeux du Troisième Reich, cependant, j'étais dûment marié à une parfaite aryenne.

Il y a eu un bal, et votre mère a dansé un peu avec Ludwig, et bien sûr avec moi. J'ai cherché son regard, mais elle détournait les yeux. Et là, ma chère fille, vous savez ce que j'ai pensé ? « Attends un peu, bientôt, tu seras obligée de me regarder ». Après le bal, mes camarades nous ont mis dans une voiture, sous les plaisanteries de rigueur. J'avais trois jours pour faire connaissance avec votre mère, avant de retourner à Bad Tölz. Elle a découvert notre logement, à Munich, celui où vous avez vécu jusqu'à... Enfin, vous le savez bien. Un appartement plutôt vieillot, mais assez grand, acheté avec l'argent de votre grand-père. Un Von Altenheim ne pouvait vivre dans une mesure, ce von Altenheim fût-il moi. Je n'avais pas eu la politesse de présenter l'appartement à votre mère plus tôt. Ce soir-là, ce grand appartement était sinistre : à moitié vidé de son mobilier, dépourvu de tout objet décoratif, il était inhospitalier au possible. Nos voix résonnaient dans l'appartement dépouillé. Je ne suis pas très psychologue,

comme vous diriez, mais je devine que le sentiment profond de solitude de votre mère dut prendre des proportions abyssales quand elle entra pour la première fois sous le toit qui abriterait plusieurs années de sa vie. Je me demande si elle s'est jamais doutée que celui qui partagerait cette vie était semblable à cet appartement : froid et vide. Je ne veux pas me noircir plus que nécessaire. J'aime les belles choses, et j'aurais volontiers, si j'en avais eu le temps, fait redécorer l'appartement. Votre mère avait perdu tous ses repères : le personnel de son père, sa chambre, son piano, le parc où elle parvenait à trouver quelque réconfort. Elle n'avait vécu qu'à la campagne. Ses rares visites en ville se résumaient à des répétitions musicales à Coblenze et Bonn, les deux villes qui bordaient son Westerwald natal. Elle n'avait jamais vu Berlin, pas plus que Munich. Et surtout, elle se retrouvait seule avec moi.

Comment vous dire la suite ? Vous pouvez imaginer que ça n'a pas été rose pour votre mère. Pour faire court, je l'ai laissée découvrir l'appartement et s'installer. Nous n'avions toujours pas échangé un mot. J'ai essayé de l'amadouer par le tutoiement : « Alexandra, c'est chez toi, ici. Si tu veux te détendre, prendre un bain... Vas-y ». Comme elle semblait perdue, avec sa valise posée à ses pieds, au milieu du salon, où son cher piano n'était pas là pour la réconforter ! Elle avait un regard de bête traquée. Je l'ai prise par la main, je lui ai fait visiter. Je passe sur la décoration de notre chambre où trônait un vieux baldaquin poussiéreux. Le salon de réception par lequel nous étions arrivés donnait sur la Maximilian Strasse. Il était sinistre, avec son petit canapé, ses deux fauteuils empire et une petite table basse marquetée. De longs voilages pendaient aux trois grandes fenêtres, entourés par des doubles-rideaux d'un jaune délavé. L'ancien propriétaire avait retiré les tapis, tant mieux du reste : je n'aime pas marcher sur l'intimité des autres. Le parquet était beau, mais il rendait un crissement assez exaspérant. Votre mère a su n'afficher aucun signe de déception. Une fois arrivée dans notre chambre, elle a posé sagement sa valise sur le lit et a entrepris de la vider. Elle a pris un bain. Il faisait bon : les fenêtres avaient laissé passer le soleil pendant plusieurs jours. Cependant, les nuits de l'hiver allemand étant ce qu'elles sont, j'ai fait du feu dans la cheminée du salon et dans celle de la chambre. Ça aurait pu être romantique : l'appartement désuet, la nuit douce, le crépitement du feu. Enfin bon, si j'exclus le bruit du boulevard et le passage grinçant du tramway. Ça n'a pas été romantique. Je sais que vous êtes adulte, et que vous me connaissez assez pour deviner ce que j'ai fait à votre mère. En parler, c'est autre chose. Le pire, c'est

que je n'avais pas envie de son corps de gamine. Mais c'était ma femme, et je l'avais voulue. Je ne lui ai rien expliqué, je l'ai prise par le bras, je l'ai emmenée vers notre chambre, et voilà. Elle n'a pas crié, elle ne s'est pas débattue. J'ai martyrisé son pauvre corps d'enfant. Et je l'ai forcée à me regarder dans les yeux, comme à Sigmaringen, dans le bois de sapins. Elle ne me haïssait même pas, vous vous rendez compte ? Ensuite, je l'ai laissée, je suis allé prendre une douche. J'étais dans un état second, je ne pensais à rien. Je me suis vu dans le miroir et j'ai eu honte. Je peux vous le dire, maintenant. Mais ça ne m'a pas empêché de continuer comme ça pendant les trois jours suivants.

Le matin, j'allais lui acheter des croissants, pour me racheter. Evidemment, elle n'avait pas faim. Alors je la frappais pour qu'elle mange. Elle n'a jamais demandé à retourner chez son père. Elle a juste demandé son piano. C'était son premier mot. Dans la journée, nous sortions au parc. Nous faisions semblant. Je la prenais par le bras. Elle tremblait, mais elle souriait – pour les gens. Sauf le jour où je l'ai giflée. Elle n'a pas pu sortir. Nous mangions face à face, et nous ne parlions pas. Et le soir, sa torture recommençait. Le dernier soir, je l'ai frappée encore, et j'ai abusé d'elle, encore. Elle s'est laissée glisser sur le sol, elle a rampé jusqu'au mur et s'est recroquevillée, les bras autour des genoux. Vous connaissez bien cette attitude, hein, ma fille ? Je lui ai demandé : « Tu me hais ? ». Elle a dit : « Je ne sais pas ». C'est une drôle de réponse, vous ne trouvez pas ? Et ça m'a désarçonné. Si elle avait dit oui, j'aurais dit : « Tant mieux ». Si elle avait dit non, je l'aurais frappée. Mais là, je ne savais pas quoi dire. J'ai pris mon manteau et je suis sorti boire un verre dans un troquet. En fait, j'en ai bu plusieurs. Pas terrible, à seize ans. Je crois que je me serais saoulé si Ludwig n'avait pas fait irruption. Quand il s'est assis en face de moi, j'ai été aussi interdit que les vapeurs de l'alcool me le permettaient. J'étais contrarié que mon ami me surprenne dans un état aussi déplorable. Il a souri, de son bon sourire honnête et chaleureux, assez rare dans notre Corps Noir. Son sourire m'a fait, Dieu sait pourquoi, revoir le visage tuméfié de votre mère.

J'ai pensé : s'il me demande comment ça va avec Alexandra, je lui fiche mon poing dans la figure. Mais non, il m'a demandé si je me souvenais de notre première rencontre. Le camp des Jeunesses, en Forêt-Noire, l'été 35... Juste avant mon entrée à Vogelsang. Ludwig était arrivé en cours de session, timide et réservé ; il avait un an de plus que moi mais il était si maigre et pâle qu'il paraissait très jeune. J'étais alors le chef non officiel de notre groupe, avec une stature et des qualités physiques qui dépassaient celles de mes camarades. On me